

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent WEINSTEFFER

Le Congrès de Metz

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1907, tome 9, p. 225-231

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Le Congrès de Metz

Pour une fois; je demande à nos lecteurs la permission de désertier la politique et les potins diplomatiques ou autres pour leur parler du Congrès Eucharistique de Metz auquel j'ai eu la joie et la consolation d'assister. J'étais le seul, je crois, à y représenter les *Echos* et notre aimable Directeur ne m'en voudra pas d'y être allé, sans sa délégation, avec le seul désir de m'instruire et de m'édifier, et de revoir, en terre lorraine, de bons vieux amis, que j'avais quelque peu perdus de vue, et dont le souvenir m'était resté cher, parce qu'il me rappelait des luttes et des tristesses communes, et qui avait pris naissance — il y a vingt ans, déjà, — sur les bancs des séminaires et de l'université.

La presse entière a parlé du 18^{me} Congrès, Eucharistique, et elle a dû en constater le succès : elle ne l'a pas toujours fait dans un esprit de tolérance et d'équité, et plus d'un journaliste libre-penseur y est allé de son couplet haineux et franchement mauvais. On ne s'affranchit pas aussi facilement que l'on voudrait des dogmes et des préjugés et la doctrine libre-penseuse en a à revendre, et c'est bien là, n'en doutons pas, ce qui empêche le triomphe de sa cause : le mal qu'elle fait est loin d'égalier le bien qui se fait encore, envers et contre tout, dans le camp de ses adversaires et de ses ennemis et dans lequel nous nous trouvons, du reste, en excellente compagnie.

Un congrès eucharistique, comme son nom l'indique, a pour but de promouvoir, d'étendre ou de fortifier le culte du Sacrement de l'autel. Il y en a un presque chaque année, tantôt en France, tantôt en Belgique, tantôt ailleurs;

le premier eut lieu à Fribourg, en Suisse, sous l'inspiration de l'inoubliable Cardinal Mermillod : le prochain se tiendra à Londres : celui d'après, à Cologne ; cette année-ci, la ville de Metz eut l'honneur d'avoir le sien, du 5 au 11 août dernier. Ses organisateurs, encore tout remplis des émotions que leur avait procurées les assises de Tournai, en 1906, se demandaient avec inquiétude comment ils seraient accueillis en Lorraine, fief de l'empire allemand, à Metz, où se sont jouées en 1870 les destinées de la France, sa plus proche voisine. A première vue, cela pouvait sembler téméraire de rassembler sur ce terrain des nationalités différentes, deux surtout, qui n'en faisaient qu'une il y a trente-sept ans, et qui n'ont pas encore eu le temps d'oublier... l'une, ses étonnantes victoires, l'autre ses irrémédiables défaites. L'Eucharistie, sacrement de la fraternité universelle, a eu le don d'atténuer les tristesses que la rencontre des congressistes français et allemands a pu faire renaître dans certaines âmes : et, comme au Cénacle, il n'y eut à Metz qu'un cœur et qu'une âme pour acclamer et glorifier le Christ, présent dans l'hostie. « Notre réunion, disait au début du Congrès, Mgr Heylen, évêque de Namur et Président des Congrès Eucharistiques, n'est ni un concile, ni un synode » : il voulait affirmer par là la soumission pleine et entière des congressistes aux décisions du Souverain Pontife et le désir, non pas de donner des directions au Pape, mais d'étudier, d'approfondir et de vulgariser celles qu'il avait données. Le Cardinal-Archevêque de Cologne, l'éminent Mgr Fischer, reprenant cette pensée, dit à son tour qu'au Congrès de Metz il n'y avait pas de rivalités nationales et que le titre de catholique seul réunissait tous ces Evêques, tous ces prêtres, tous ces fidèles, dans une ville qui les avait si cordialement, si magnifiquement reçus.

Pendant quatre jours — journées longues, laborieuses et chaudes — cette mentalité ne cessa de régner au milieu des quatre mille prêtres et des milliers d'hommes et de

femmes qui avaient répondu à l'appel du Comité Central. Aux assemblées françaises et aux assemblées allemandes comme aux réunions plénières, aux séances purement sacerdotales comme aux conférences mixtes, la courtoisie la plus grande, la charité la plus complète, n'abandonnèrent pas un instant les pèlerins de l'Eucharistie. Nous n'oserions pourtant pas affirmer que les réunions se passèrent toutes dans un calme parfait : il y avait à ce Congrès international, une grande majorité de Français et ils n'avaient pas toujours la même opinion sur la manière de mettre en pratique les grands principes qui étaient en jeu : ils appartiennent parfois à des écoles différentes, et ils mettaient dans l'exposé de leurs thèses ou dans leurs répliques quelque chose de cette vivacité, voire même de cette nervosité, qui est le caractère particulier des fils de France : mais dès que l'archevêque de Besançon ou l'évêque de Verdun élevèrent la voix pour ramener les argumentateurs à la question, dès que le Cardinal Légat, Mgr Vincenzo Vanutelli, ou quelque autre prélat remettait la chose au point qui avait excité la discussion, les flots se calmaient, la tempête s'apaisait et les contradicteurs se trouvaient d'accord.

La question qui dominait toutes les autres et qui servait, en quelque sorte, de mot d'ordre au Congrès, était la question de la Communion fréquente, de la Communion quotidienne, telle qu'elle est renfermée dans le récent décret de Pie X. Les questions sociales, si souvent et si ardemment débattues de nos jours, ne pouvaient être présentées qu'en passant par le creuset eucharistique ou en y amenant.

Tout ce qui a été étudié à Metz, les magnifiques rapports qui y ont été présentés, aussi bien que les discours des orateurs des assemblées générales ne tarderont pas à être publiés et constitueront une mine précieuse pour tous ceux qui voudront y retrouver l'écho de ces grandes manifestations messines ; je n'essaierai donc pas d'entrer dans les détails des travaux du Congrès.

Mais ce qu'il ne m'est pas permis de passer sous silence, c'est la grandiose procession qui clôtura, dimanche, 11 août, la semaine eucharistique.

Au commencement de la semaine, des bruits fâcheux avaient couru en ville, dans le pays et dans la presse. Depuis 37 ans, il n'y avait plus eu de procession à Metz ; les autorités ne pourraient, sans s'exposer à de violentes récriminations, permettre au Christ de passer dans des rues accaparées habituellement par des cortèges de socialistes et de libres-penseurs ou des défilés de nature moins frondeuse ; le Consistoire de Metz protestait en haut lieu ; la liberté du commerce était en jeu : bref, on disait cela et bien autre chose encore : et on craignait. Mais les craintes se dissipèrent quand on apprit que l'empereur consulté avait ordonné de laisser carte blanche aux organisateurs de la procession. Et le ciel qui, samedi soir, s'était subitement rempli de nuages inquiétants, fut encore plus clément que l'empereur ; car après une averse diluvienne qui éclata pendant la nuit, le soleil le plus brillant vint envelopper de sa lumière la ville lorraine qui vécut, ce dimanche, une journée historique, radieuse entre toutes. Trente-deux trains spéciaux apportèrent, dès les premières heures de la journée, des flots humains de toutes les plaines, de tous les coteaux, de toutes les paroisses de la Lorraine et de la France sa voisine.

Les grandes artères de la ville étaient prises d'assaut et bien que la procession ne fût annoncée que pour quatre heures après les Vêpres, dès deux heures, le chemin qu'elle devait parcourir était rempli par une foule de curieux qu'on ne pouvait évaluer. De mémoire d'homme les Messins n'avaient assisté à un pareil spectacle. A quatre heures et demie enfin, la Mutte, la cloche des grandes fêtes et des grands événements joyeux ou tristes annonçait à cette foule que le Saint-Sacrement, porté par les mains du Cardinal-Légit, quittait le portail de la cathédrale et qu'il commençait dans les rues de la capitale lorraine sa promenade triomphale.

Vingt mille hommes .. des hommes, entendez bien ! participaient à ce cortège : quatre chapelles militaires, dont les musiciens avaient revêtu l'habit noir et la cravate blanche, se trouvaient espacées dans le cortège et exécutaient des morceaux religieux, d'une grande et majestueuse beauté : après les fidèles viennent des centaines et des centaines de fillettes, vêtues de leurs robes de communiantes : derrière elles, s'avançaient les quatre ou cinq mille prêtres du Congrès : puis les trente-cinq évêques, en mitre et crosses, couverts d'ornements superbes: le Cardinal avec le St-Sacrement et derrière le dais, d'une richesse inouïe, un nouveau cortège précédé du Cardinal de Cologne faisait escorte au Roi du tabernacle. C'est à travers des yeux doucement baignés de larmes de reconnaissance et d'espérance que nous avons vu se dérouler — entre deux haies de fidèles respectueux, émus et agenouillés au passage de l'Hostie — ce cortège, cette procession, cette apothéose qu'il faut avoir vus pour s'en faire une idée et en garder l'impérissable souvenir. Et cette foule priait, chantait, acclamait le Fils de David ! Les cuivres paraphrasaient le *Cantate Domino !* Les bouches se déliaient pour chanter *Christus vincit, Christus imperat, Christus regnat* — ou bien encore « Nous voulons Dieu » — ou bien le *Magnificat* et le *Laudate Dominum*.

Pendant deux heures et demie ce spectacle fit battre le cœur de cette population lorraine qui, par son acte de foi en la présence eucharistique, avait donné au monde un exemple et une leçon. Et quand, après avoir passé dans les rues et sur les boulevards de la ville, le cortège revint à la cathédrale, le canon salua de sa voix le Christ bénissant une dernière fois la foule agenouillée sur la place de la cathédrale. La foule alors se releva et poussa des acclamations interminables pendant qu'à l'intérieur de la superbe basilique, où, selon les paroles d'un orateur du Congrès, Bossuet essaya ses ailes, le *Te Deum*, entonné par le représentant

du pape, terminait cet acte de foi qui eut le Ciel et la terre pour témoins.

Il est vrai qu'à l'heure même où s'accomplissait, en Lorraine, avec l'assentiment de l'empereur allemand, cette grande solennité catholique, l'anticléricalisme italien reprenait, avec une rage sinistre, sa campagne odieuse contre la religion. De l'aveu même de ceux qui, à l'occasion, ne se gênent pas pour siffler le Pontife romain, quand il parle, ou pour protester contre l'envahissement par la « Congrégation » du monde moderne, jamais l'insulte ni l'outrage ne sont allés aussi loin. Ne faut-il pas en conclure que rien n'est perdu dans un monde où la foi en Dieu et le culte de l'Eucharistie trouvent encore tant d'écho dans les multitudes ! Et ne faut-il pas remercier le souverain Pontife de vouloir ramener la société à la source de toutes les grâces, de toutes les bénédictions, en lui indiquant le chemin de la Sainte Table ? Là, encore plus que partout ailleurs, la fraternité pourra se réaliser et porter des fruits. Nous ne sommes peut-être pas destinés à voir l'épanouissement du règne social du Christ par l'Eucharistie, mais après les consolantes manifestations de Metz il est permis de reprendre courage et de saluer d'avance une ère plus chrétienne où le pain descendu du ciel deviendra la nourriture fréquente d'un plus grand nombre et où les ennemis du Sauveur du monde finiront par s'incliner eux-mêmes devant le grand miracle de la puissance et de la bonté.

Dans son magnifique discours au Congrès de Metz le député Grœber — du Reichstag — nous montrait dans l'Eucharistie le secret d'être des hommes complets et d'une voix qui émut son immense auditoire il paraphrasa les belles paroles de l'hymne de l'Eglise :

O Salutaris Hostia
Quæ cœli pandis ostium
Bella premunt hostilia
Da robur ! Fer auxilium !

La Force ! Le Secours ! Nous en avons tous besoin.
Ils sont dans la communion du pain de l'autel : de grâce,
ne l'oublions pas.

L. WEINSTEFFER